

du travail : à quoi bon coudre, *façonner*, tricoter, broder ? C'était bon au temps de Pénélope et de la Reine Berthe ! Qui se soucie du produit de notre aiguille, puisque la première boutique venue offrira des œuvres plus parfaites, à des prix dérisoires ? Cela n'est que trop vrai : les habitudes actuelles du commerce ont bien changé la condition féminine, et pourtant, quoi qu'on fasse, quoi qu'on invente, la loi du travail n'en existe pas moins. Nous ne pouvons tenir la varloppé, ni le rabot, ni le marteau, ni la pioche ; l'aiguille est notre outil et malheur à nous si nous la laissons rouiller. Pourquoi ne pas l'employer au moins pour les pauvres ? Ils ne peuvent acheter des vêtements confectionnés, trop élégants pour eux ; la machine à coudre n'est pas de leur ressort, et, d'ailleurs, les femmes d'ouvriers ne sauraient guère s'en servir. Ne serait-il pas bon, chrétien, agréable de suppléer à leur indigence, à leur insuffisance, et d'employer tant d'heures oisives ou mal dépensées à vêtir un nouveau-né, à donner à la mère de famille, au jeune garçon, la chemise et la cote qui leur permettront de se présenter décemment devant le patron et leurs camarades ? Travail facile, amusant même, qu'on peut prendre et laisser, et qui intéressera si on connaît les bonnes gens à qui on destine l'œuvre de ses doigts. Le travail un peu grossier pour les pauvres, le travail plus achevé pour l'église, pour les missions lointaines, doit occuper les femmes riches. L'oisiveté est une laide chose.

Mathilde BOURDON.

LES SŒURS DE LA PROVIDENCE

A la mission Saint-Bernard

 LE 28 avril 1894, la *Semaine Religieuse* annonçait la fondation d'une école pour les enfants sauvages, sous la direction des sœurs de la Providence, à la mission Saint-Bernard du petit lac des Esclaves, dans le vicariat apostolique d'Athabaska-Mackensie.

Nous nous faisons un plaisir de donner aujourd'hui quelques détails sur cette mission qui, bien qu'à son début, donne déjà les plus belles espérances.